



VENTE

34, Rue Tupin

LYON

L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

COMITÉ DE RÉDACTION : GUILLOT, E. MOREAU DE BEAUVIÈRE, JULES PELPEL, ÉMILE LAMBRY, JULES FRANTZ. — UN AN, 10 FR., TROIS MOIS, 2 FR. 50, AU BUREAU : RUE TUPIN, 34, LYON

UNE CONDAMNATION

Lyon est bien la seconde ville de l'Empire.

En moins de temps qu'il n'en faut pour renverser n'importe quoi, l'Excommunié et le Vengeur ont tour à tour été poursuivis et condamnés.

Aujourd'hui, l'Avant-Garde est frappé avec une sévérité rappelant les plus mauvais moments de la presse littéraire.

Le 10 juin dernier, je subissais une condamnation de 20 jours de prison et 500 francs d'amende pour avoir lancé le Vengeur.

Le 25 juin, j'ai été condamné de nouveau, par le tribunal correctionnel de Lyon à TROIS MOIS DE PRISON et 500 FRANCS D'AMENDE : j'ai attaqué une religion reconnue par l'État et annoncé une souscription prohibée.

Soit pour deux numéros, parus à une semaine de distance :

110 jours de prison

1300 francs d'amende

(Frais de toutes sortes non-compris)

En présence de ces deux jugements successifs et rigoureux, beaucoup de personnes ont supposé que je renoncerais à continuer la publication de l'Avant-Garde.

Il n'en est rien.

On aime d'autant plus les siens qu'ils vous ont beaucoup coûté.

J'ai la conviction intime que mon journal est un journal honnête et qu'il s'adresse à des honnêtes gens : ma feuille paraîtra tant qu'elle n'aura pas été supprimée par le couperet légal du 11 mai 1868.

L'Avant-Garde meurt, mais ne se rend pas.

JULES FRANTZ.

P. S. J'ai formé appel au dernier jugement du Tribunal correctionnel de Lyon.

J. F.

MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

Choses graves.

Depuis une huitaine de jours, on se demande de tous côtés quels sont ces gens, vêtus presque uniformément, que l'on rencontre à chaque pas, surtout sur nos quais, armés de gros et longs bâtons.

Au premier abord, on croit voir les promoteurs d'une émeute gigantesque ; cependant, leur air placide, leur regard calme et rêveur, indiquent qu'il n'en est rien.

Il paraît que ce sont des pêcheurs à la ligne.

Un philosophe de l'antiquité — j'ai oublié son nom — a défini ainsi l'engin prétendu destructeur des habitants de nos rivières :

Un bâton avec une bête à chaque bout.

La définition est bonne, mais est incomplète. Il était donné aux lecteurs de l'Avant-Garde de la connaître toute entière. Il faudra donc ajouter désormais :

« La bête l'est en raison directe de la grosseur du bout auquel elle est fixée. »

Il est encore, de par le monde, des naïfs qui se figurent que les pêcheurs attrapent les poissons. Erreur ! ce sont bel et bien les poissons qui attrapent les pêcheurs, car il n'est pas d'exemple qu'une ligne soit sortie de l'eau, avec une bête au petit bout, sans que celle qui est à l'autre bout ne pousse une exclamation, un « ah !... » prolongé, mais subitement interrompu ; ce qui, d'après tous les savants, indique chez l'homme le plus haut degré de la surprise.

Qu'on dise, après, que le plus attrapé n'est pas le pêcheur.

D'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusions : l'absence de cette population intéressante qui, semblable aux saules, ne peut vivre loin d'une rivière, l'absence du pêcheur plonge généralement le poisson dans une tristesse mortelle, et souvent cause sa mort.

En effet, l'été, par exemple, quand les cours d'eau, dardés par un soleil brûlant, deviennent insupportables à la gent aquatique, l'apparition d'un de ces êtres inoffensifs, armé d'une ligne, procure une joie immense dans tous les environs. D'abord, semblable aux infirmités, un pêcheur ne vient jamais seul ; il est toujours suivi d'une longue ligne d'autres qui en tiennent une, et toute cette lignée, rangée de front, projette sur les eaux une ombre vivifiante, sans

laquelle il n'est pas de salut pour le goujon, non plus que pour le brochet.

Et puis ces braves gens mêlent un peu de variété dans la vie monotone et désœuvrée des contribuables de nos fleuves. Aussi, je persiste à dire que l'administration, en interdisant la pêche pendant deux longs mois, occasionne infailliblement des maladies terribles, et partant, une dépopulation considérable dans le sein des eaux.

Sans doute, les sentiments qui animent nos édiles sont fort louables : dans ce moment, se sont-ils dit, il faut aux temelles du calme et de la tranquillité ; il faut que les mâles puissent collaborer consciencieusement à l'acte de génération, car souvent le pêcheur est si drôle que sa vue ferait oublier l'amour aux mâles et pourrait provoquer chez les femelles des accès de fou rire très-nuisibles à leur santé à l'époque de la gestation.

— Que les pêcheurs s'éloignent !

Et les pêcheurs se sont éloignés.

Echos ! redis-moi je t'en prie combien cette fatale ordonnance a causé de malheurs !...

Mornes et consternés, privés de leur distraction favorite, le mâle allait au fond des eaux, l'infâme ! se coucher sur les sables et chercher le frais, sans songer à le reproduire ; et son épouse, l'œil fixé sur la rive, passait des jours et des nuits, rêvant à celui qui ne venait pas. Que dis-je ? on a vu de malheureuses carpes enceintes, sous l'influence de la même idée fixe et inséparable, mettre au monde des rejetons avec des lunettes sur le nez et une boîte d'asticots pendue au cou.

Qu'on ne s'y trompe pas, la clôture de la pêche est pour le poisson ce qu'est pour nous la clôture de l'année théâtrale, et les truites et les saumons aiment autant le pêcheur — que nous autres Lyonnais, nous aimons l'ami d'Herblay, et ce n'est pas peu dire !...

Des gens bien informés prétendent encore que, de même que certaines familles ont leurs pauvres, de même chaque famille de poisson a un ou plusieurs pêcheurs : plus on en a, plus on est

considéré. On cite, dans la noblesse aquatique, une maison alliée aux maque-reaux — de fort ancienne souche — qui a possédé jusqu'à quarante pêcheurs.

Moyennant le sacrifice de quelques piètres goujons, esclaves attachés à la glèbe et destinés au service du maître, on entretenait ces braves gens, si faciles à contenter.

Pourtant ne soyons pas trop vers à l'égard du pêcheur. Qui le croirait ? non-seulement il est inoffensif, mais encore utile !... ?

Inoffensif, ce n'est pas à discuter. Formé à la patience, jamais il ne se révolte contre qui ou quoi que ce soit. Jamais pêcheur ne s'occupe de politique, et j'en connais un qui croit encore avoir Louis-Philippe pour roi. Dès le matin à son poste favori, sa femme vit heureuse loin de lui, et quand, la pêche close, il veut lui aussi s'employer à la reproduction, il s'aperçoit souvent que les choses vont mieux quand il ne s'en mêle pas, et il reste tranquille.

L'utilité des pêcheurs est donc incontestable : par sa consommation gigantesque de vers de toutes sortes, d'asticots et d'insectes nuisibles. Il mérite d'être classé au nombre des animaux protecteurs des récoltes, avec le moineau, la fauvette, le rouge-gorge, etc..., tous, par tempérament et par appétit, ennemis acharnés de la sauterelle, de la chenille et autres.

Ainsi :
Rois, voulez-vous des sujets doux, ne réfléchissant jamais et toujours soumis ?

Multipliez les pêcheurs à la ligne.

Femmes, voulez-vous que vos maris, modèles de douceur et de placidité, vous rendent la vie heureuse ?

Faites-en des pêcheurs à la ligne.

Par là, femmes et rois, vous vous éviterez bien des désagréments, et en propageant cette espèce utile, vous rendrez service à l'humanité, car si jamais le ver blanc et les révolutions disparaissent de la terre, ce sera bien à vous qu'on le devra.

GUILLOT.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

XV

L'ACCORD PARFAIT

(Société d'amateurs.)

Directeur : CORDELET.

Historique.

Heureusement pour Cordelet, l'Accord parfait n'a jamais cessé d'exister. Ce n'est pas lui qui l'eut inventé. Cordelet dit Noyau, ou Noyau dit Cordelet, comme on voudra, a eu un moment de célébrité au passage Thiaffait. On raconte sur lui une foule de petites anecdotes charmantes dont il a été le héros, et qui paraîtront bientôt réunies en volume par un de nos confrères, sous le titre de : *Mémoires secrets de Cordelet*, pour servir à l'histoire d'une société musicale en déveine.

Parmi les plus amusantes, nous recommandons au lecteur : *La béquille du père Barnaba* et *la Sauterelle de Rochecardon*. Toutes ces aventures, qu'on devrait plutôt appeler des mésaventures, ont fait donner à Cordelet le surnom de *Richetieu de la Croix-Roussé*.

Cette Société, qui ne remonte pas au déluge, elle y serait restée, a poussé les premiers vagissements en l'an de grâce 1867 ; elle a eu pour parrain le désaccord parfait et pour marraine le guignon. Elle a une bannière, une vraie bannière, achetée dans la vente après décès d'une fanfare oubliée aujourd'hui. Au concours de Grenoble, elle a obtenu une médaille, qu'on lui a accordée après des prières et des supplications de sa part. Enfin elle a sa médaille, elle en verra le revers !

Renseignements.

Le rêve de Cordelet est de monter sa Société à *vélocipède*, ce qui serait très-commode et très-économique pour aller dans les festivals et les concours. Il doit publier incessamment, outre ses souvenirs désagréables, un traité de *Biciclistisme*, ou l'art du vélocipède appliqué à l'orphéonisme. Avec un tel chef, et surtout avec des vélocipèdes, cette société ne peut manquer d'aller loin, si rien ne l'arrête. Elle est composée d'éléments très-hétérogènes, mais, son chef Cordelet, ex-membre *désossé* (Cordelet faisait auparavant partie d'une société Châlonnaise, sur la bannière de laquelle on lisait les deux lettres O. C., ce qui faisait dire la Société des O. C.) doit suffire à son illustration. Pour le moment on peut la ranger parmi les sociétés de 11^e ordre, 14^e classe, 21^e division, ce qui ne l'empêche pas d'être volumineuse, très-volumineuse, excessivement volumineuse, tout ce qu'il y a de plus volumineux.

ALPHA-OMÉGA.

P. S. — Vous allez voir que l'Accord-Parfait va réclamer et annoncer gravement qu'il y a quelques plaisanteries dans la physiologie cidessus.

A. O.

Nous insérons toujours avec empressement les réclamations conçues en termes convenables. Nous admettons très-bien que l'on réforme ce que nos renseignements peuvent avoir d'inexact mais nous ne pouvons tolérer que la bonne foi du journal soit discutée.

J. F.

Feuilleton de l'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

VI

Le Débarquement.

(Suite).

La flotille avançait et gagnait de l'eau. Tout-à-coup, de la cabane du pêcheur Beppo, sortirent plusieurs personnages revêtus de brillants uniformes de l'Empire et qui semblaient se concerter entr'eux.

Parmi eux se trouvait le général Mouton-Duvernet en grande tenue.

Ils s'avancèrent vers une sorte de baie qui semblait propice au débarquement et où plusieurs autres personnages les attendaient.

— Il était temps, Messieurs, dit Mouton-Duvernet, que l'Empereur se décidât à quitter l'île d'Elbe. Je viens d'apprendre qu'on avait agité au congrès de Vienne la question d'enlever Napoléon de l'île d'Elbe pour le transporter dans une île lointaine, et ce sont les Bourbons qui ont fait cela, c'est certain.

Ces paroles furent accueillies par un cri général d'indignation, tous s'écrièrent :

— Mort aux Bourbons.

Mouton-Duvernet les apaisa.

— Vive l'Empereur, Messieurs.

Tous répétèrent après lui.

— Vive l'Empereur.

Et cette exclamation fut accueillie de tous côtés par des hurrah favorables, et le canon retentit du côté de la flotte, dont on pouvait à ce moment énumérer les navires.

— Dieu merci, ajouta le général, tout est sauvé, puisque l'Empereur, dans un instant sera au milieu de nous.

En même temps le rivage se garnissait toujours

de tous les habitants des environs qui accouraient pour saluer l'Empereur, dont ils avaient, à ce seul cri victorieux, deviné l'heureux retour. En un instant, la plage fut couverte d'hommes et de femmes. Et de la ville de Cannes aucune autorité surprise n'osait s'opposer à l'enthousiasme qui régnait dans tous les cœurs.

Bientôt la flotte approcha du bord.

Une barque, partie du rivage, ornée du drapeau tricolore, de l'olivier de paix et de tous les signes de joie, amena l'Empereur à terre, celui-ci descendit de la barque au milieu des acclamations de joie de tous les habitants, et au moment où il descendait du canot pour reprendre possession de cette terre de France pour qui il avait tant fait, le tambour battait aux champs et le canon grondait du côté de la flotte qui l'avait amené.

Le drapeau blanc était foulé aux pieds.

Le silence se fit tout-à-coup et l'on entendit la mâle voix de l'Empereur :

— Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites, disait-il, arborez cette cocarde tricolore que vous portiez dans nos grandes journées... Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela,

à Eckmuth, à Essling, à Wagram, à Smolenkes, à la Moscova, à Lutzen, à Wurtschen, à Montmirail. La victoire marchera au pas de charge, l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

Ces paroles électrisaient la foule.

L'Empereur se dirigea vers le groupe de ses généraux et s'adressa à Mouton-Duvernet.

— Général, dit-il, nous allons immédiatement nous mettre en route pour Paris.

— Il n'y a pas de temps à perdre, Sire, déjà à Paris, à Lyon, on vous croit débarqué depuis trois jours et cela peut nuire à nos projets.

— En route, alors, s'écria l'Empereur.

— Vive l'Empereur, cria-t-on de tous côtés.

On distribuait partout des cocardes, chacun se disputait pour en avoir ; il semblait que sur ce rivage, où le matin régnait le calme et le silence, a baguette magique d'une fée avait tout changé de face.

Les neuf cents hommes que Bonaparte avait amenés avec lui, et qui étaient tous de vieux grenadiers de la garde, étaient descendus à terre,

et déjà l'on formait les rangs prêts à se mettre en marche.

Mouton-Duvernet se retourna vers Miguel.

— Venez, lui dit-il.

— Je suis à vous, général.

Mais il sembla dire ces paroles avec regret et comme contraint par le devoir. Il se retourna vers une jeune fille, Nina, qui marchait derrière lui sans dire mot.

— Nina, dit-il, je vais partir, mais auparavant laissez-moi emporter de ces lieux un souvenir, une parole, un serment enfin, je vous en prie.

La jeune fille ne le laissa pas achever.

Elle s'approcha de lui et lui prenant la main.

— Je vous aime, murmura-t-elle à son oreille.

Et elle s'enfuit comme une biche effarée, non sans regarder derrière elle.

— Ah ! exclama Miguel, je suis le plus heureux des hommes, pourquoi me faut-il partir, mais je reviendrai, ma Nina, au revoir, je reviendrai.

Et il rejoignit le général.

Nina le regarda s'éloigner avec la foule. Une larme parut au coin de sa paupière, alors elle aperçut à distance le fiancé de son cœur qu'

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 42 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les n^{os} suivants

AUX HASARDS DE LA PLUME

La (1) franchise est une belle chose. Profitons de ce qu'il en reste encore quelques ballots au bureau du journal, pour avouer que notre bien-aimé pays jouit d'une singulière organisation morale.

En effet, dans notre belle France, qui a vu naître tant de grands hommes, parmi lesquels MM. Veillot, Cassagnac et Hamburger ne sont pas les moins illustres, la manière dont on procède pour récompenser le vrai mérite est particulièrement originale et imprévue.

Au propriétaire du cheval qui court plus vite que tous les autres, on accorde chaque année un grand prix de 100,000 francs.

A l'artisan qui, plus habile que ses camarades, a fabriqué le plus beau meuble, ou la meilleure pendule, ou l'habit le plus solide, ou la paire de bottes la plus imperméable, on ne donne rien du tout, pas même un accessit de 25 centimes.

D'où l'on serait en droit de conclure, si le modus agendi fantaisiste en vigueur dans la patrie de MM. Le Guillois et de Girardin n'était suffisamment connu, que le cheval qui fait trois kilomètres en six minutes rend de bien plus grands services que le bon ouvrier qui établit aux meilleures conditions un lit, une charrue, un tourne-broche ou une paire de chaussettes.

Mais laissons un instant ce prix d'encouragement à la promenade et d'incitation au pari-mutuel, et examinons, d'autre part, comment on entend chez nous les rétributions.

La cantatrice en renom, qui égrène trois fois par semaine quelques brillantes roulades, gagne une moyenne de 500 francs par jour.

Les constructeurs de féeries à la mode, dont le plus fort de l'ouvrage consista à apposer leur signature au bas des pièces qu'ils n'ont pas faites, gagnent de 60 à 80,000 francs par an.

Le machiniste habile, la figurante active, qui font de longues et pénibles journées et qui fournissent, en réalité, la plus grande somme de travail positif, soit en répétant, soit en jouant le soir, perçoivent une rétribution annuelle qui varie de 1,200 à 2,000 francs par an.

Ainsi, quand une chanteuse a roucoulé, en faisant les yeux blancs : — Dites-moi, dites-moi si je l'ai... ai... ai... me! elle a gagné 24 fr. 75 c.

Quand un auteur immoral a un couplet sur l'affiche, il a gagné quelque chose comme 17 fr. 90 c.

Et quand les employés infimes des théâtres ont travaillé sans relâche pendant de longues heures, c'est à peine s'ils ont gagné cent sous.

On accuse les uns de boire la sueur des autres. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette accusation.

(1) Que notre ami Pelpel nous pardonne les quelques modifications qu'il nous a fallu faire subir à son article.

Mais si l'on venait à dresser un tarif des sueurs ci-dessus exposées, voici comment il faudrait que ce tarif fut établi :

TARIF DES SUEURS. SUEUR de cheval de course. . . 40 » — d'étoile lyrique . . . 428 » — d'auteurs immoraux . . 137 » — de menu fretin . . . 0 80

On expédie franco par paquets de vingt-cinq bouteilles.

Soyons gais pour finir. Sur le boulevard. Dialogue entre deux sergents de ville :

— C'était bien la peine de tant nous remuer l'autre fois : depuis lors, tout le monde crie contre nous.

— Le fait est qu'on jette Sipièrre dans notre jardin.

Colas, le domestique de ma tante, est encore plus... Joseph que le célèbre Joseph d'Armand Gouzien,

Hier ma tante s'aperçoit qu'une des burettes de son huilier est cassée.

— C'est vous, Colas, dit-elle, qui avez brisé ce flacon?

— Oui madame.

— Comment avez-vous donc fait, maladroit?

— Comme cela, madame, répond Colas en s'emparant de la seconde burette et en la laissant tomber sur le parquet.

Il y avait grande soirée, dernièrement, chez l'ex-reine d'Espagne. Vivier avait apporté son cor et devait se faire entendre.

Vers minuit, on cherche Vivier qui avait disparu et on le trouve endormi dans un boudoir écarté.

Confus, l'illustre et facétieux artiste s'incline devant Isabelle et dit :

Quo Votre Majesté daigna m'excuser. Je suis bien coupable, en effet, je suis venu chez elle pour jouer du cor et j'y dors!

JULES PELPEL.

A TRAVERS L'EXPOSITION

MM. Moreau. — Bedouet. — Garnier. — Bonnat. — Zamacois. — Glaize.

M. MOREAU.

Il y a trois Prométhées au salon, celui de M. Moreau est le seul qui mérite attention, aussi nous nous abstiendrons de parler des autres. Le demi-dieu est solidement enchaîné sur son rocher dans la position naturelle que nous nous sommes tous figurés. Le vautour traditionnel dévore le foie du malheureux par une plaie faite au côté droit. Déjà un vautour s'est usé la vie à ce repas laborieux, il est mort, étendu près de sa victime. Tout dans la physionomie du supplicié témoigne d'une résignation à toute épreuve. Il est condamné parce qu'il est le plus faible; il souffre, mais il a accompli un grand acte, il est martyr et victime d'une idée. Cette toile est vraiment bonne. M. Moreau a

laissé de côté, pour une fois, cette peinture fade, lâche et morte dont il ne s'était pas départi jusqu'à présent. Mais dans la même salle, juste en face, l'artiste a exposé un Jupiter enlevant Europe. Vous dire combien cela est froid, raide, guindé; pas de souffle, pas la moindre parcelle de vie. Europe serait jolie si elle était animée, seulement elle ne l'est pas, voilà tout. Et l'on pourrait assez bien définir ce tableau : Europe morte sur le dos de Jupiter décadé.

M. BEDOUE.

Deux jolies toiles et deux bons paysages. Le premier : Intérieur de forêt, nous montre un feuillage d'arbres à droite et à gauche d'un petit chemin qui va se perdant au milieu des broussailles. C'est vert, frais et réel. Le second : Lisière de forêt, est à coup sûr plus remarqué que le précédent et mérite de l'être. Plusieurs moutons sont jetés sur la droite et broutent du bout des dents, le ciel est chargé, il y a de l'inquiétude dans l'air. Quelques petites fleurs baissent leurs corolles à l'approche de l'orage; un large chemin demi-pierreux coupe tout cela de teintes grisâtres. Total : un tableau réussi.

M. Bedouet, l'un des bons élèves de Jules Dupré, peint la nature à merveille; ses sujets sont pris sur le vif, copiés sérieusement et rendus on ne peut mieux.

M. GARNIER.

La baigneuse est une fort mignonne personne entre seize et dix-huit ans. Elle est toute nue, ma foi, prête à entrer dans l'eau, mais elle hésite. Demi-assise sur le bord de la rivière, elle avance son petit pied et le retire. Derrière elle ses effets sont étendus; on aperçoit le long peignoir blanc dont elle va se revêtir au sortir de l'eau. Dans ses cheveux, à sa ceinture, de longs et larges rubans rouges et roses. Comme voilà bien la femme, elle sait qu'elle ne sera vue par personne, sans cela elle se sauverait; eh bien, malgré tout elle se pare. Quand la femme n'est pas coquette pour les autres, elle l'est pour elle-même.

Cette toile qui mérite d'être remarquée a été placée dans la salle des malheureux et à un endroit où il est bien difficile de la voir. J'ai toujours demandé au ciel de me donner pendant cinq minutes l'un des hommes qui fixent les places aux tableaux, et le ciel n'a jamais exaucé ma prière!

M. BONNAT.

L'Assomption, c'est la plus grande toile de cette année.

— Mais n'a-t-elle pas obtenu la médaille d'honneur?

— Et bien oui, c'est la plus grande toile de cette année!

M. ZAMACOIS.

Ah! Ah! voyez la Rentrée au couvent. C'est une toile de grandeur moyenne, et pourtant l'artiste a su placer là dedans : onze moines, cinq ânes et un chien. Quatre des ânes sont allés avec leurs paniers prendre leurs places respectives; mais sur le point d'entrer, le cinquième résiste et ferme! Son conducteur se piette solidement et tire de toutes ses forces, les muscles de sa face se gonflent, son front se plisse, il rage. L'âne ne fait pas tant le malin, lui, il résiste, voilà tout. Son idée n'est pas de rentrer à cette bête.

Sur la gauche, les dix autres moines du monastère sont sortis et rient à gorge déployée, ce qui, entre nous, n'est pas très-charitable. Le chien aboie et les quatre ânes soumis tournent vers le camarade leurs têtes dolentes. Ils ont l'air de lui dire : Bourriquet, t'as tort, il faudra toujours que tu y viennes, mon vieux!

Cette toile est pleine d'une vigoureuse énergie. C'est dessiné de main de maître et peint à la Gêrôme, j'ai promené ma longnette sur tous les points, lentement, consciencieusement; pas un défaut, c'est vrai et radicalement bon.

— L'auteur a dû être médaillé, allez-vous me dire?

— Il n'y a pas de danger!

M. GLAIZE.

Au premier abord, en regardant la toile de M. Glaize, vous vous dites : Voilà un empereur ro-

main qui a fait prendre une purge à deux consuls, c'est sûr. — Vous vous reportez au livret et vous lisez : Une facétie de Caligula. Puis comme note explicative : « Comme il donnait audience à deux consuls, tout à coup il éclata de rire : Je songe, leur dit-il, que d'un mot je puis à l'instant faire tomber vos deux têtes! »

Au centre de la toile, Caligula est étendu dans un fauteuil. Sa face est d'un féroce consciencieux; il rit de l'idée spirituelle qui vient de lui venir. A gauche, un des consuls baisse la tête comme s'il sentait déjà sur le cou le froid du fer, puis il se tient le ventre. A gauche, l'autre consul s'incline et se tient le ventre; décidément je crois que l'idée de Caligula leur a donné la colique.

EMILE LAMBRY.

LETTRES ANGLAISES

N° 7.

Londres, juin 1869.

A Monsieur Jules Frantz.

Mon cher ami,

Mes excursions parmi les théâtres de Londres viennent de me conduire à l'Alambra, un café-concert comme nous ne les comprenons pas encore en France et comme nous ne saurons peut-être jamais les monter.

Entre autres choses, on y danse en ce moment un ballet, « the spirit of the deep, » dont je veux vous parler, car il est véritablement remarquable sous tous les points de vue.

Les Anglais s'entendent au décor cent fois mieux que nous. Ils combinent les effets avec un art extraordinaire : les coulisses, qui se surmarchent insensiblement, arrivent à produire une profondeur qui recule à l'infini la toile de fond, à peine entrevue dans la perspective; la lumière des rampes, admirablement appropriée aux tons plus ou moins chauds des plans, les fondent et les unissent au point de produire l'illusion parfaite. Le second tableau de ce ballet représente une grotte sous-marine qui fuit presque de face à une distance où l'œil se perd : c'est d'un effet prodigieux. Je n'ai rien vu d'aussi complet dans aucun de nos théâtres, et il y a là un sujet d'émulation que nous ne devons pas négliger.

Si parfait que soit le cadre, si brillant que soit un corps de ballet de deux cents femmes toutes jeunes et presque toutes jolies, le grand attrait du ballet est la première danseuse, M^{lle} Pitteri, que je suis heureux de signaler au continent comme une future étoile de la chorégraphie.

Jeune, jolie, faite à damner Michel-Ange, elle apparaît, sortant de l'eau comme une divinité antique fille de Vénus et de Minerve, aussi gracieuse que la première, mais d'une grâce forte et vigoureuse, jeune et campée, que lui a transmise la seconde.

A son premier pas, elle prend possession de son public par l'assurance, l'aplomb de son attitude; elle a ce qui manque à tant d'artistes : elle entre en communication immédiate avec lui.

Quant à son école, elle est à elle, rien qu'à elle, et c'est, à mes yeux, son

premier, son plus grand mérite. C'est la manière espagnole avec tout son brio, toute sa vigueur, tout son entrain, mais tempérée, rendue gracieuse et légère, et ayant toutes les ressources de la force et de la souplesse réunies.

Rien de déhanché, de heurté, de jeté au hasard : tout est harmonieux et bien rendu. Il y a un pas à écarts brisés, dans une demi-élévation, qui était scabreux et que l'artiste exécute avec un fini, une décence qui charment sans restriction.

Ses pointes sont de fer, ses changements souples et bien placés, et ses élévations aussi légères qu'on le puisse imaginer. Sa mimique, sobre et intelligente, est en même temps facile et naturelle. M^{lle} Pitteri sait que la mimique est la parole de la danseuse, et elle parle éloquentement cette langue-là.

Ma lettre n'a pas pour vous un intérêt local; mais tout ce qui regarde l'art nous attire, et l'Avant-Garde, que son titre oblige, saluera la première avec plaisir une étoile qui brillera certainement quelque jour sur une des premières scènes.

Tout à vous.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

PREMIÈRE AUX ÉTUDIANTS

Étudiants, mes frères, vous souvenez-vous qu'en 1830...

Quelques temps après, au milieu des bravos et des cris d'enthousiasme, vous tressiez des couronnes à Hugo, le romantique, qu'à tort ou à raison on regardait comme l'initiateur de la renaissance littéraire...

1848 arriva...

L'Empire. Pourtant de votre sein sortirent de hardis champions, décidés à porter haut et ferme le drapeau de la jeunesse et de la libre pensée. Candide fut leur organe; déjà vingt mille acheteurs en faisaient une puissance; la sixième chambre le tua.

Le Travail, la Rive gauche exilée à Bruxelles, la Libre pensée, l'Ami du peuple, Démocrate recueillirent l'étendard des mains des blessés. Vous savez ce qu'ils sont devenus.

L'hiver dernier, d'autres feuilles, plus timorées peut-être, s'efforcèrent encore de propager l'enseignement de l'École de médecine. Machelard et Girault eurent peur : l'Avenir, le Travailleur, la Jeunesse disparurent.

Le vide s'était fait. Le quartier latin n'avait plus d'organe pour exhaler...

Vos aînés ont lutté pour le développement scientifique littéraire.... Vous, nouveaux venus, que faites-vous?

Le Flambar!

Voilà le beau titre dont on a affublé un recueil de sonnettes et de calembours puisés dans le répertoire des pitres de carrefour.

Ses rédacteurs se sont abrités derrière le pseudonyme.

Ils ont bien fait. L'échec est trop piteux.

Pendant que certains pleurent, les doigts crispés avec rage, les badineurs de la rive gauche rient à lèvres déployées, rappelant le vers du poète. Et lorsque l'Histoire, sévère, implacable, à l'heure du jugement, demandera ce que lisait le quartier latin en 1869, vous répondrez en baissant la tête : « Le Flambar! »

tendait les deux bras. Elle lui envoya un baiser amoureux de ses lèvres roses.

— Je t'aime sembla-t-elle dire, et elle eût voulu que le vent emportât ce mot jusqu'aux oreilles de Miguel son bien-aimé.

VII.

La Sorcière noire.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que le général Mouton-Duvernet avait quitté Lyon pour se rendre avec Miguel sur la plage de Cannes, au devant de son maître, lorsqu'un soir on frappa à la porte de l'auberge du Cornard.

Il était tard, et par ce temps de trouble et d'inquiétude, les auberges et autres lieux publics étaient fermés dès huit heures.

Cependant le père Jacques veillait encore, et s'occupait à ce moment à compter la recette de la journée.

Le coup de marteau lui fit relever la tête. — Ma foi, frappe qui voudra, je n'ouvre pas à une pareille heure.

Et il laissa retomber la tête sur son comptoir où il avait étalé de nombreuses piles d'écus.

On frappa de nouveau. Cette fois le père Jacques rééchut un instant, une voix venait de se faire entendre au-dehors.

— Qui va là, dit l'aubergiste qui s'était rapproché de la porte d'entrée.

— Ami, répondit une voix.

— Quel ami? Riposta le père Jacques, — Ami du baron Mouton-Duvernet.

— Ouais, fit l'aubergiste, serait-ce un piège. Et il retourna à son comptoir, renfermer tout l'argent qui brillait à la lueur d'une lampe fumeuse.

Un troisième coup de marteau se fit entendre.

— Eh! l'ami, vous êtes donc bien pressé, que vous frappez à ma porte absolument comme si vous vouliez défoncer une futaille.

L'aubergiste ouvrit sa porte et se trouva en présence d'un jeune homme de quatorze à quinze ans, au visage de fille, et dont les longs cheveux bouclés, retombaient soyeusement sur ses épaules.

— Comment, c'est toi, gamin, qui vient de la sorte ébranler ma porte, dit le père Jacques.

— Ne vous fâchez pas, père Jacques, et faites-moi de suite parler à la baronne Mouton-Duvernet.

Ouais, et qu'est-ce que tu lui veux à la baronne, à cette heure de nuit.

— Que vous importe.

— Mais je n'ai pas mission de la réveiller.

— Mais elle ne dort pas, j'ai vu de la lumière dans sa chambre il n'y a qu'un instant.

— Ah! tu as vu de la lumière dans la chambre de la baronne, petit polisson, viens alors, nous allons voir si tu dis vrai.

Et il entraîna l'enfant après avoir refermé la porte.

— Hum! il faut se méfier, à coup sûr, mais je ne crois pas que celui-là soit bien à craindre. Ils frappèrent à la porte de la chambre.

Une voix répondit de l'intérieur.

— Entrez.

— Allons, entre alors, marmouset, dit l'aubergiste.

La porte de la chambre s'était ouverte. Tenez, madame la baronne, faites excuse si je vous dérange, mais c'est cet imberbifore qui désire vous parler, et comme il ne m'a pas dit ce qu'il

vous voulait, j'ai pris sur moi de l'introduire auprès de vous.

— Tu as bien fait, Jacques, dit Lilia; puis, se tournant vers l'enfant, qui se tenait immobile sur le seuil de la porte.

— Qu'é me veux-tu, mon enfant?

— C'est que, madame, fit l'enfant en regardant le père Jacques qui ne s'en allait pas.

— Je comprends, dit Lilia. Jacques, tu reviendras tout-à-l'heure, mon ami, je t'appellerai.

— C'est bon, je suis de trop, alors je m'en vais, fit l'aubergiste en grommelant.

Et il s'éloigna en tirant la porte sur lui.

Une fois seuls, la baronne interrogea l'enfant du regard et du geste.

— Madame, fit ce dernier.

— Parle, que veux-tu.

— Oh! Je n'ose pas, et cependant il le faut. — Comment t'appelle-t-on?

— Q'importe mon nom, c'est de vous qu'il s'agit.

— De moi.

— Oui, ou de votre mari. Lilia eut un moment d'inquiétude. Est-ce qu'il court quelque danger.

— Oui, je ne suis qu'un enfant, c'est vrai, mais, j'ai le cœur d'un homme, sachez donc que la nuit dernière on a enlevé le père Guy dans son auberge, et qu'on ne peut savoir encore ce qu'il est devenu.

— Eh! bien, fit Lilia, au comble de la crainte.

— Eh! bien, madame, le général Mouton-Duvernet, que j'aime et que je vénère, sera assassiné s'il essaye de rentrer dans Lyon.

— Que dis-tu?

— La vérité.

— Mais, qui donc?

— Ah! ne m'en demandez pas davantage, je n'en sais pas plus long.

— Les misérables, s'écria Lilia.

— Tout ce que je sais, continua l'enfant, c'est que l'exemple du père Guy, doit vous mettre sur vos gardes, car sa vie est en danger.

WILLIAM BUCK.

(La suite au prochain numéro.)

Les petits crevés du boulevard avaient le *Fi-garo*, les étudiants en culotte collante et en veston court ont voulu le *Flambard!*

Tout est pour le mieux dans la meilleure des guinguettes.

Le nouvel organe sera — c'est lui-même qui le dit, nous n'avons pas de raisons d'en douter — sera, dis-je, le moniteur de Bullier; il nous contera les prouesses de Chinchinette et les exploits chorégraphiques de Fistule amoureuse....

Et la France applaudira.

Soyez tranquilles, papas de province, vos enfants s'amuse; dès lors, n'est-ce pas, il n'y a pas de danger pour eux?

Allons, Mimi Pinson frelatées, Musette enfarnées, tendez la scibille aux petiots de la décadence; riez, sautez ensemble. Que les bocks toujours moussoux et l'absinthe toujours verte calment le feu dévorant de vos gosiers; buvez, énvirez-vous....

Mais, au nom de votre quiétude, étudiants, mes frères, ne mettez jamais le pied à l'école: vos oreilles effarouchées pourraient saisir les derniers échos des clameurs bruyantes qui naguère faisaient retentir les cours et les amphithéâtres.

L'étude est ardue et les cadavres puents?

Garçon, un bol de punch et le *Flambard!*

Et pourtant au loin j'entends des voix, des cris, des vivats.... Étudiants, mes frères, c'est la Science qui passe.

Découvrez-vous!

H. VERLET.

27° SORTIE EN TIRAILLEUR

Tous les journaux politiques en ont parlé. L'autre soir, plusieurs jeunes gens et plusieurs jeunes filles allaient joyeusement dîner à la campagne. Ils avaient pris, pour les conduire, une barque légère, l'un des jeunes gens étant canotier. Au moment de toucher la rive, à l'instant où, bras dessus, bras dessous, on allait grimper chez le père *La Friture*, l'une des jeunes filles se retourne brusquement pour embrasser son amant. La nacelle oscille, touche le sable et chavire: jeunes filles et jeunes gens sont précipités à l'eau. Tous se sauvent ou sont sauvés, excepté pourtant la jeune mignonne, cause de l'accident, et son amant. Celui-ci, excellent nageur, s'acharna pour sauver sa maîtresse. Efforts inutiles: trois heures après, on trouvait leurs deux corps étroitement enlacés.

O vous, femmes mondaines qui abritez vos fantaisies à l'ombre d'un contrat, voyez et réfléchissez! Cette pauvre enfant qui a soif de baisers et ne peut attendre cinq minutes; cet autre qui préfère mourir avec sa maîtresse que de se sauver seul. Deux victimes d'un amour vif, ardent, dévoué.

Tout n'est pas désespéré parmi les jeunes, s'ils ont encore des cœurs de cette trempe.

Noyés sublimes, je vous admire!

Mon confrère grincheux, Emile Lambry, me permettra ma petite excursion sur son domaine. Loin de moi la pensée marcégeuse de parler coloris, empatement, perspective; mais, comme tout bon Parisien, j'ai fait ma petite promenade au Salon. J'ai vu plusieurs toiles embarrassées d'un petit écriteau: *Mé-*

daille, et une seule, qui représente je ne sais quoi: *Médaille d'honneur!*

Voyons, entendons-nous. Une seule médaille fait honneur à celui qui l'a reçue; mais, alors, les autres sont donc des médailles honteuses?

Dimanche dernier, aux courses de Fontainebleau, *Eckmühl* a battu *Glaneur*, et *Coucou* a battu *Mortemer*. Au premier abord et pour les gens qui ne sont pas initiés à toutes les roueries du turf, cela peut paraître très-compréhensible; mais en y réfléchissant et en songeant que *Glaneur*, d'une part, est le vainqueur du grand prix de Paris, et que *Mortemer*, d'autre part, est le meilleur cheval de l'écurie Lagrange, on est stupéfait.

Comment, deux chevaux hors ligne battus par deux rosses! Mais alors la terre va cesser de tourner autour du soleil; les avocats vont se faire recevoir de l'Académie du silence; les soldats ne dégaineront plus contre les bourgeois; les habitants de Pont-à-Mousson liront *L'Avant-Garde*; les....

Non, je me laisse emporter, tout cela n'aura pas lieu; seulement, il s'est trouvé que, dimanche dernier, deux chevaux de premier ordre se sont fait battre par deux carcans, et ça m'embête!

O nature, notre mère bien-aimée, comme tu dois être mécontente de tes enfants! Ce que tu as produit de plus joli au monde, c'est-à-dire la femme, cherche tous les jours à se rendre méconnaissable. Ce n'était pas assez de porter des faux cheveux en cheveux vrais, voici que nos élégantes vont porter des chignons en fils de soie. A ce qu'il paraît, le fil de soie travaillé sévèrement imite le cheveu à s'y méprendre.

OEil de verre, cheveux en soie, dents en ivoire, teint en couleur. Qu'on nous fasse des femmes en caoutchouc, et que ça finisse!

Enfoncés les vélocipèdes, et c'est bien fait. Pour ma part, j'en suis enchanté, d'abord parce que je n'ai jamais pu monter dessus, et ensuite parce qu'un jour, un vélocipède m'a renversé et passé sur les deux jambes.

Ce qui enfonce ces insipides rouleurs, c'est la nouvelle invention d'un Américain, dont le nom m'échappe. Voici: L'insulaire a trouvé une voiture marchant seule au moyen d'un mécanisme ingénieux. Cela se remonte comme une pendule, et on peut tourner à droite ou à gauche, grâce à une petite machine très-maniable et très-simple. — Plus d'emportements de chevaux, plus de rencontres désagréables et surtout, ô mon Dieu! plus de vélocipèdes!

J'ai lu dans le *Droit*, journal des tribunaux, la petite machine suivante. Il

s'agit d'une mère accusée d'avoir empoisonné ses deux enfants:

« Le procureur impérial prend la parole; il s'oppose à l'admission des « circonstances atténuantes en ce qui « concerne l'accusée, et demande éner- « giquement sa tête!!! »

Pas de commentaires, si vous le voulez bien.

X... a un tic épatant. Il incline constamment la tête d'arrière en avant, et il a toujours l'air de vous saluer ou de vous approuver.

Brasseur a dit de lui: C'est un *politic!*

JACQUES HURET.

PORTRAITS ET CARACTÈRES

IV

L'HOMME-MOUCHE

Puisque le titre m'y condamne et que jusqu'ici je n'ai fait que des portraits, essayons aujourd'hui de faire du caractère en montrant le miroir à tous.

L'homme-mouche est une variété inédite de l'espèce humaine, le frelon des salons; et si Buffon et autres n'en firent jamais mention dans leurs œuvres, c'est qu'il n'était donné qu'à un profane comme moi de la traduire et commenter.

Originaire de tous les pays, de tous les temps, l'homme-mouche se retrouve un peu partout, mais plus généralement dans les grands centres où son besoin d'importuner autrui peut s'exercer plus à l'aise et plus grandement: s'imposer est le premier de ses besoins, le plus gros de ses défauts, le moindre de ses inconvénients; et dieu sait, si chez lui, ces derniers sont en nombre suffisant....

Toujours à vos roues qu'il pousse où vous n'avez que faire; attelé à votre char si vous en avez un, l'homme-mouche de sa personnalité, assommante comme lui, entraîne vos démarches et vous fatigue à la journée... c'est lui qui, lorsque vous êtes à jeun et sans espoir d'en sortir, vous narre ce qu'il a mangé et même mangera; lui qui vous énumère longuement, lorsque votre bourse se sent vide ou défaillante, ce qu'il dépense en robes joies et sans jamais compter; lui encore qui sonne à votre porte ou se suspend à votre bras, quand vous avez hâte de sortir ou d'arriver; lui, qui prend place à votre feu ou s'assied à votre table quand la solitude vous fait besoin; lui, enfin, qui vous supplante en tout et partout.

Cause-t-on... l'homme-mouche toujours empressé de faire acte de présence et d'autorité prend le dé de la conversation — les cartes si l'on joue — si l'on danse ou s'amuse, la tête de tout mouvement....

L'homme-mouche, et cela va de soi, a tout vu... tout lu! — tout entendu et même tout compris! — son opinion prime la vôtre, — son jugement est au-dessus de tous — son esprit....

Il n'est nul besoin d'en parler tant il se montre peu et fait mauvais visage!!!

Persuadé de son mérite que, sans pudeur aucune, il étale à tous les carrefours de l'admiration d'autrui, l'homme-mouche se croit l'être obligé des nobles salons qu'il fréquente — le pivot du monde entier qui ne saurait tourner sans lui; enfin, comme d'autres vivent dans le doute d'eux-mêmes, il s'admire à l'heure et à la toise... se contemple à la mesure... se prône à la journée et se donne pour certain!!!

Il est d'ordinaire lourd et empêché de sa personne, autant que l'oiseau son homonyme est de la sienne gracieux et léger; l'oiseau est mouche par le côté physique de la bête; l'homme par

l'instinct perfide de l'insecte; et tout deux n'ont de rapport que dans leurs différences.

L'homme-mouche est donc une des plaies les plus virulentes de son entourage et de la société; un être dont la seule tâche, ici-bas, est d'enrayer toute chose à son profit:

— Messieurs les maris!...

C'est lui qui est l'amant de vos femmes... quand ces dernières en ont.

— Mesdames!...

Si vous avez, un choix à faire, gardez-vous de lui...

PAUL STRENGE.

AVIS.

Nous publierons dans notre prochain numéro, le résultat du tournoi poétique dont le sujet proposé était:

A QUOI SERT L'AMOUR

Ce concours se présente du reste sous un aspect fort brillant.

Le secrétaire de la rédaction.

LES FRANCS TIREURS DE SACRISTIE

Quand la civilisation donnant la main au progrès eut ouvert au monde une voie nouvelle, soudain l'on vit surgir une secte ignorée jusqu'à ce jour, qui étala bravement au soleil un drapeau sur lequel chacun put lire ces paroles: obscurantisme et foi; et autour de ce drapeau, et à l'abri de cette devise protectrice, se groupèrent bientôt tous ceux qui avaient un intérêt quelconque à déclarer une haine à mort à la pensée.

La pensée tue, disaient les nouveaux adeptes, étouffons la pensée:

Et de ce moment fut organisée cette guerre impie à laquelle prirent part les esprits rétrogrades de toutes les époques, dont le but fut de maintenir le monde dans un état de servilisme absolu, d'obéissance aveugle à des croyances surannées;

Et lorsque parfois le peuple par trop las de ce prolétariat intellectuel, essayait de secouer ses chaînes, ses charitables protecteurs, dans son intérêt sans doute, en resserraient davantage les anneaux;

Et ils se plaignaient tout haut dans d'amères diatribes, de l'ingratitude des hommes qui, en retour de leurs prévoyances et de leurs soins, n'avaient pour eux que des cris de haine et de fureur;

Et la pensée, bien que comprimée par une force brutale, jaillissait par éclat, et à travers les grilles des cachots où on l'emprisonnait, elle se faisait jour, et venait, radieuse, jeter au monde un encouragement au progrès.

Et la secte nouvelle voyant une suprématie qui lui avait coûté tant de peine à conquérir, sur le point de lui échapper, inaugura au nom du *Dieu élément*, les tortures et les bûchers.

Et la voix de ses bourreaux répétait: La pensée tue, étouffons la pensée.

Et à travers les ruisseaux de sang qui couleront pour la *Foi*, la pensée humaine, se riant des supplices, avançant toujours vers son but régénérateur;

groupés autour de leur drapeau, les apôtres de l'obscurité se frappaient le front de désespoir, et invoquaient l'appui du *Dieu miséricordieux*, pour accomplir leur tâche de barbarie;

Les siècles passaient, et victorieuse malgré leurs outrages, la pensée humaine planait sur les générations arrachées aux superstitions, et brisant les liens qui les entouraient, les peuples à leur tour, voulaient lire dans le *livre de vie*.

Profanation! sacrilège! Les apôtres se voilèrent la face, et appelèrent à leur secours toutes leurs foudres vengeresses;

Mais hélas! les temps sont bien changés! A cette heure, ils n'ont plus pour soutenir leurs prétentions, pour étayer leur puissance, que l'arme inoffensive de leurs malédictions.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! Vous voyez notre zèle pour votre saint nom. Les hommes ne croient plus, ils blasphèment, ils osent raisonner sur les divins mystères... Oh! rendez-nous nos armes contre l'impiété.... Mais le *Dieu de paix* est sourd à leurs voix, et ils se lamentent, et dans leur for intérieur, ils en viennent à regretter et Torquemada, et ses dix mille bûchers humains enflammés *ad Majorem Dei gloriam*....

Et la pensée humaine se rit de leurs insultes, de leur anathèmes, et l'homme juste et ferme dans ses projets, marche sans crainte dans la voie du progrès, sans s'arrêter aux divagations ridicules des disciples de l'obscurité.

En désespérant de leur cause, en voyant le monde marcher toujours en avant, ils ramassent dans l'ornière un peu de boue, qu'ils jettent au front du libre-penseur, et le signalant aux regards de tous, ils le nomment impie et vomissent contre lui les plus grossiers outrages, et ils vont répétant partout que le stygmate dont ils l'ont marqué est indélébile et que rien ne saurait en atténuer l'effet:

Mais qu'importe au libre-penseur un peu de boue venue de votre main; ses croyances sont saines: il a foi dans l'avenir et dans le progrès; vous au contraire, vous ne croyez en rien, parce que vous vous défiez de tout. Au nom de la morale, au nom de la religion, vous engagez les hommes à revenir sur leurs pas; vous déroulez à leurs yeux pour effrayer leurs regards, un horrible tableau, et si leur cœur ne s'émeut pas, si, contents du devoir accompli, ils sont sourds à votre voix et continuent leur route, vous les couvrez d'opprobre et ne trouvez pas assez de paroles énergiques pour les flétrir.

Et c'est au nom du Christ, dont vous défigurez la doctrine, que vous voulez étouffer la voix de l'âme et arrêter la pensée... Silence! car vous blasphémerez... vous oubliez alors que de la descente du Christ sur la terre date l'ère de la civilisation et du progrès, et que c'est violer sa loi que de placer la lumière sous le boisseau.

MARIUS CARBONEL.

RÉCLAMATION

A monsieur Alpha-Oméga, rédacteur au journal de *L'Avant-Garde*.

Monsieur, Si s'est glissé dans votre *Physiologie Musicale* de l'*Orphéon Lyonnais* (numéro de samedi 12

Feuilleton de L'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LE BAPTÊME

DU

PETIT GUIGNOL

EN DEUX TABLEAUX

Par Louis JOSSERAND

(Suite.)

GUIGNOL.

Ah! pardon, c'est vrai, je voulais dire: mon guieux, que le cavalier est bête.

LE CAVALIER. (Furieux)

Monsieurrrre vous insultez l'armée toute entière vous m'en rendez raison.

GUIGNOL.

Voyons général, général y la pas fait express.

GNAFRON.

Non, ce n'est pas ça que voulais dire.

LE CAVALIER.

Oh!!! si j'avais mon sabre.

GNAFRON.

Général, écoutez-moi: je voulais dire, n'y a que moi qui aye de l'esprit (à Guignol) te n'es pas un garçon.

GUIGNOL.

Je ne suis pas t'un Garçon. alors ta fille m'a donc trompé. elle m'a portant dit... Oh! on ne peut plus avoir confiance à parsonne.

GNAFRON.

Non! c'est pas ça, te ne comprends pas; te n'es pas t'un garçon, pisque t'es marié.

GUIGNOL.

C'est vrai, alors ma fille n'es pas t'un Garçon et mon Garçon n'es pas t'une fille.

LE CAVALIER.

C'est clair.

SCÈNE III.

LES MÊMES. — LE PAYSAN.

LE PAYSAN (arrive avec un pot de chambre).

J'avons fini per trova la cuisine, mais y parait qui n'étiave pas l'hure du d'jenna; j' n'avons trova qui sin su l'ou lornio j' pensave qui étave la soupire.

GUIGNOL.

C' que c'est que d'être sourdia: y prend le pot de machin pour une soupire (Criant): Ganache.

LE PAYSAN.

Ça morche t'ea miou n'zallons d'jeuna, alors n'étiave pas trop tôt.

NESTOR.

Pas de signal! on fait tant de bruit ici que je n'aurai pas entendu le coup de pistolet; je suis sur que Puelhérie, ma femme, est accouchée... Quiquet n'a peut-être pas trouvé de pistolet, mon Dieu! mon Dieu! qui me donnera une heure de liberté.

On entend un coup de pistolet.

LE PAYSAN.

A vos souhaits.

NESTOR (tombe sur la table en criant).

Merci, mon Dieu, c'est un garçon (il se sauve, tout le monde court, la nourrice se trouve mal).

GUIGNOL.

Qué que c'est que ça.

LE CAVALIER.

L'ennemi, c'est l'ennemi, soldat pas de quartier en avant (Guignol se met sous la table, Gnafron a pris le tapis et se cache dessous).

LE CAVALIER (qui a pris un sabre).

Sabre de bois (il tape sur Gnafron), je casse tout. Sauvons la belle enfant (il emporte la nourrice et sort).

GUIGNOL.

Ousse qu'est donc passé Gnafron.

GNAFRON.

Je suis sorji, je crois même que je suis mort (il se débarrasse du tapis). Je me sens tout boulligné; c'est que c'est la première fois que je vai au feu, te comprends.

GUIGNOL.

Je les ai tousse massacrés, y z'étaient au moins.... je crois même qu'y en avait d'avantage.

GNAFRON.

Qué baptême, bon guieux. Ah! je me n'en souviendrais longtemps.

GUIGNOL.

Filons au Pré-aux-Clercs.

GNAFRON.

J'espère que le déjeuner me remettra, mais où donc est passé le petit gone.

GUIGNOL (ils cherchent).

Ah! le v'la par terre (il le ramasse).

GNAFRON.

Maintenant, filons.

ENSEMBLE.

Au Pré-aux-Clercs, courrons sans plus attendre, Car le bon vin chasse le chagrin. Il ne faut pas nous y faire attendre, Prenons le plus court, c'est le bon chemin.

(Ils sortent.)

(La suite au prochain numéro.)

courant), quelques erreurs matérielles que je tiens à relever, laissant à vos lecteurs à apprécier le côté plaisant et comique sous lequel vous nous montrez.

1° L'Orphéon du silence a donné annuellement depuis sa fondation :

Un concert payant (les quatre premiers à la Croix-Rousse, les quatre autres à la Salle philharmonique, avec le concours d'artistes de notre ville ;

Une soirée d'hiver, avec intermèdes, concert par les seuls éléments de la Société, chœurs et solistes ;

Une fête champêtre... à la campagne, où la danse a toujours été précédée d'une partie musicale orphéonique ;

L'Orphéon a chanté des messes : au Bon-Pasteur, à Saint-Eucher, au Lycée et à Ainay, chanté aussi quatre années, à la distribution des prix de la Société d'Instruction primaire à l'Alcazar.

Il a enfin pris part aux concours de St-Etienne, où son *veston* a consisté en un quatuor à cordes, à celui de Grenoble et aux festivals de Miribel, Villefranche, St-Genis-Laval et Neuville : à ce dernier il y a eu un classement par un jury composé des directeurs des Sociétés concurrentes, l'Orphéon a été quatrième sur quatorze Sociétés.

2° Notre répertoire que vous trouvez facile est composé de 80 chœurs des meilleurs auteurs, et tous ont été exécutés dans nos concerts, fêtes ou sorties musicales.

3° Nous n'avons jamais eu l'honneur de compter M. Béchot au nombre de nos sociétaires ; depuis une huitaine d'années, il a bien voulu nous prêter son gracieux concours pour nos concerts, et contribuer par son talent à une bonne part de leur succès.

Agrez, Monsieur, mes civilités empressées,

POMPAGNE,
Directeur de l'Orphéon Lyonnais.

Lyon, le 22 juin 1869.

BULLETIN DE LA SEMAINE

Un journal bien fait (pardon) pour goûter les douceurs de l'insenséisme — c'est le *Courrier de Lyon*!...

Imaginez-vous...
Mais non, je vous le donne en cent ! que dis-je, je vous le donne en mille ! bien mieux, je déclare que Puoney est un *homme d'esprit*, si vous devinez de quoi il s'agit...
Mais vous ne devinez pas?...
Imaginez-vous donc que le *Courrier de Lyon*, cet organe impopulaire par excellence, vient de refuser une annonce payée, destinée à faire connaître un livre de morale : *La Voix de Dieu*.

Là n'est pas le plus drôle !
Savez-vous pourquoi ?
Et bien, c'est que cette brochure s'imprime chez les imprimeurs de l'*Avant-Garde*.

IMPRIMEURRRS!.. DE L'*AVANT-GARDE*!...
Je demande un bocal.
Allons, le *Courrier de Lyon* n'a pas encore dit son dernier mot.

Vous verrez que bientôt M. Jouve défendra à ses rédacteurs, peut-être même à ses abonnés, de se servir chez les fournisseurs de l'*Avant-Garde*.

Madame Amélie Er..., sacrebleu, me voilà embarrassé. Madame Er...nst — (ça y est) — a donné au palais Saint-Pierre, plusieurs soirées littéraires, dans lesquelles elle a récité des morceaux détachés, tant de nos classiques que des poètes qui ne le sont pas.

Je n'aime pas à entendre réciter des poésies en public... Mais cependant je suis forcé de reconnaître que Madame

Ernst, dans plusieurs morceaux, notamment dans les *Pauvres Gens*, de Victor Hugo, a vivement impressionné son auditoire.

Entr'autres pièces, elle a dit aussi : *Le Conscrit*, du poète des *Feuilles d'Automne*, et les bravos on éclatés avec frénésie quand elle en est arrivée à ces vers qui rappellent les souvenirs de la *Marseillaise*, et le cri joyeux de « *Vive la République*. » — L'enthousiasme était au comble.

Néanmoins, Madame Ernst a pu quitter notre ville sans avoir été le moins du monde inquiétée par l'autorité.

Etrange !

On annonce l'apparition prochaine de plusieurs journaux à Lyon.

Par ce temps de grève qui court dans l'air, deux classes d'hommes sont à l'abri de cette espèce de maladie sociale : les *substitués* et les *journalistes*.

Les uns ne peuvent exister sans les autres !

Donc, il doit paraître incessamment un grand journal clérical, nuance *Univers*, destiné à couler le *Courrier*.

Ce sera un adversaire, mais un adversaire franc et loyal...

De ceux-là, nous n'avons rien à craindre.

Un autre petit journal, *LE CARILLON*,

doit faire incessamment son entrée.

Il sera, dit-on, pétillant d'esprit...
Secrétaire de la rédaction :
JULES FRANZ.

Mais, chut!...
Fermions les yeux...

Il n'y a que Steyer pour faire de ces découvertes.

Figurez-vous que cet honorable bibliothécaire vient de prouver que les splendides *ornumens* qui décorent le livre d'heures de la reine Anne de Bretagne sont dues au pinceau délicat de Bourdichon.

Bourdichon!... ce nom m'a fait rêver.

Grâce à M. Steyer, voilà Bourdichon tiré de l'oubli.

Bienheureux Bourdichon!
Bienheureux Steyer!

Un homme grincheux par excellence, c'est Sarcey. Ce diable de Francisque a toujours quelque chose à démêler avec la censure. Il ne fait pourtant pas de pièces, que je sache, et quand il ne met pas en pièces celles des autres, c'est dans *en pièces* celles qu'il chicane.

A propos du *Juif Polonais* joué au théâtre de Cluny, Sarcey, suivant sa mauvaise humeur habituelle, avait accusé la censure d'avoir supprimé cette phrase : « *Elle ne veut pas chanter devant un gendarme; elle est trop fière.* »

Y avait-il là de quoi se *gendarmer*?

C'était, du reste, peu poli. De tout temps la censure a été protégée par les gendarmes.

Un des mille et un petits industriels qui exploitent d'ordinaire le pavé de Lyon, vend de tous côtés les photographies réunies des députés du Rhône.

Je ne veux pas faire de réclame à cet honorable marchand ; mais achetez la pancarte, ça ne coûte que dix centimes, deux sous. Soit hasard, soit dessein de l'artiste, ces messieurs sont rangés de manière qu'ils ont l'air de vouloir se manger entr'eux.

Ils n'étaient pas de bonne humeur le jour où ils ont été *là peints*. Oh ! pas fait exprès.

A propos des députés. Entendu de mes propres oreilles à une des dernières séances de feu Phénix Corps législatif :

Un monsieur avait rudoyé une des livrées rouges qui figurent si bien à l'entrée du palais Bourbon.

Le monsieur ne s'était pas plutôt retourné :

— Il n'est pas poli, cet être-là, fit la livrée. *Ce doit être un journaliste.*

EDOUARD NOEL.



VARIÉTÉ

Les Pompiers de notre village.

Les pompiers de notre village n'avaient pour tout armement que le sabre, — le sabre de leur père ! — Et encore étaient-ils tout-à-fait novices dans l'art d'exécuter martialement les commandements de :

— Tirz sabre ! — Prés'ntez sabre ! — Remettz sabre !

Manœuvres qui, d'ailleurs, n'avaient lieu que, pour la plus grande gloire de Dieu, aux processions du Saint-Sacrement, et pour le plus grand honneur de M. le maire et de ses adjoints, à l'époque des revues périodiques.

En revanche, la lance à incendie, la hache, la scie et autres instruments du métier ont toujours trouvé dans nos pompiers des servants aussi habiles que désintéressés.

Le maniement du sabre, se faisant *ad libitum*, ne nuisait donc en rien à l'exercice des engins utiles à l'extinction des flammes. Le *briquet* de nos braves n'avait jamais produit d'étincelles... qu'au contact d'une borne, un soir de franches libations.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur corps des pompiers dont l'empereur est le père, lorsque leur maire les convoque dernièrement à se rendre, en grande tenue, au lieu ordinaire des réunions, à l'effet de se voir faire, en grande pompe, une distribution de fusils.

Emoi général parmi les pompiers, non préalablement consultés sur l'opportunité de la mesure. Assemblée officieuse de tous les membres gradés et non gradés.

— Une arme à feu, dit l'un d'eux, et dans quel but ? L'administration croit-elle qu'on abat les flammes comme un carré de soldats, et que trois sommations, suivies incontinent d'une décharge sur toute la ligne, suffiront pour arrêter l'envahissement d'un incendie ?

— Il se pourrait bien ! répond d'un ton gouailleur l'épiciier-herboriste de l'endroit. Notre bonhomme de médecin ne soutient-il pas que : *similia similibus curantur* ? ce qui peut se traduire dans l'espèce : que le feu porte remède au feu !

— M'est avis, ajoute un troisième, que si l'on veut faire de nous une milice armée, on devrait plutôt nous enrégimenter dans l'artillerie de la pièce humide...

— D'autant plus que son fonctionnement, tout en étant d'une utilité incontestable, est des plus faciles, interrompt un ex-infirmier. Un temps et deux mouvements : 1° retirer le bras droit en arrière, ce qui permet la charge de l'arme ; 2° pousser le bras droit en avant et lui faire reprendre sa position première ; opération du déchargement.

— Le débat dégénère, opine un conseiller municipal, fourrier de la compagnie Revenons à la question. A mon sens, le port du fusil, qu'on veut nous imposer, doit être refusé pour trente-six raisons :

La première, c'est que nous n'en voulons pas...

— Nous vous tenons quitte des trente-cinq autres raisons, exclament en chœur les officiers, sous-officiers et sapeurs.

— Très-bien, mes amis ! Mais, pour pallier notre refus, nous avouons à M. le maire que, ne sachant pas, pour la plupart, manœuvrer un chassepot, nous ne tenons pas à consacrer à son maniement un temps qui sera mieux employé à tenir en bon état nos pompes et leurs accessoires, ainsi qu'à répéter les diverses opérations nécessitées par l'apparition d'un sinistre.

En second lieu, le fusil demandant un entretien journalier, nous dirons que nos occupations individuelles ne nous permettent pas de prendre ce soin.

Puis nous ferons valoir que notre fonction, toute pacifique, s'harmonise fort peu avec l'attitude guerrière dont on veut nous gratifier.

Enfin, si l'on nous donne comme argument péremptoire que les fêtes religieuses et nationales ont besoin, pour rehausser leur solennité, de l'exhibition non seulement de nos casques, mais aussi de fusils reluisants, nous pourrions répliquer... en envoyant notre démission.

Mais, j'y pense, n'y aurait-il pas là-dessous quelque raison... ?

— Silence ! intervient le garde-champêtre, n'allez pas mettre le feu aux poudres, car, comme dit le proverbe :

Qui trop embrasse mal éteint.

Le dimanche suivant, chaque pompier revenait au logis porteur d'un magnifique plumet acheté chez le cabaretier du pays, à l'occasion du projet d'armement tombé dans l'eau.

Et pourtant ces fusils, réintégrés au dépôt, eussent pu servir, ce soir-là, à nos pompiers pour faire une splendide chasse aux canards.

POMPÉE.

OMBRES CHINOISES

Un de mes amis avait besoin d'une bonne.

On lui envoie une forte fille avec laquelle il fait ses conventions.

— Eh bien, lui dit-il, mes conditions vous plaisent-elles ?

— Oui, monsieur, seulement....

— Seulement ?

— Vous demeurez un peu loin de la caserne.

On annonce que la fièvre jaune a disparu de la Guadeloupe où elle faisait d'affreux ravages.

On dit qu'elle s'est réfugiée dans un grand nombre de ménages de tous les pays.

La Prusse s'occupe de ses défenses maritimes.

Si les ports de la Prusse ont des défenses, ce ne seront plus des ports, ce seront des sangliers.

Sur les bords de la Newa.

Un général... russe, en visite chez un littérateur aussi célèbre par ses opinions démocratiques que par son grand talent, admire quelques toiles qui décorent le cabinet de l'homme de lettres.

— Que vois-je, s'écrie-t-il, un portrait du czar ! chez vous !!

— Oui, fit le publiciste, mais remarquez que je l'ai perdu.

Le bruit court, — nous le répétons sous toutes réserves, — que M^{lle} de Lermina, qui, comme on le sait, a une charge à la Cour, serait dans l'intention d'écrire aux journaux qu'elle n'a rien de commun avec le farouche terroriste de ce nom qui remplit la France du bruit de ses « excitations à la révolte. »

— Quel est le plus chauve de tous nos départements ?

— C'est le Var... porte Peyruc.

Voici décidément les beaux jours revenus ; le soleil brille, la campagne verdoie sous le ciel bleu, le séjour des villes devient insupportable par cette chaleur naissante.

Aussi, je ne comprends pas que certains personnages... ors que la saison les invite à la *ville*... et que tant de gens seraient heureux de les voir bien loin, s'obstinent à rester à Paris.

Nous voici en plein juin. C'est le mois où les paysans font leurs foins.

Les gros fonctionnaires sont plus malins que les paysans, ils font leurs foins toute l'année.

Le candidat officiel a échoué dans l'Yonne.

Le Crédit foncier en a *frémi*.

Le théâtre de... voulait reprendre le *Roi s'amuse*.

Défense expresse lui en a été faite. Si j'étais auteur dramatique, je ferais une pièce intitulée : *le Roi ne s'amuse pas*.

Outre que cette pièce serait d'actualité, la censure qui ne veut pas que le *Roi s'amuse* ne fera, sans doute, aucune difficultés pour admettre *le Roi ne s'amuse pas*.

MARIUS GÉRARD.

Nous recevons les deux dernières livraisons de la *revue populaire de Paris*, et nous remarquons avec plaisir parmi les noms des rédacteurs, celui de Mlle Louise Bader, dont M. Octave Pélelin, analysait dans le dernier numéro de l'*Avant-Garde* le dernier roman.

Bureau de la *Revue* : rue du Pré-aux-Clercs, 18 Paris.

Nous informons nos lecteurs que nous avons assigné M. Aimé Vingtrinier par devant la Police correctionnelle de Lyon, pour diffamation et calomnie.

J.-N. C.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYAN & BOURGEON, rue Mercière, 92.

CAUSERIE THÉÂTRALE

M. d'Herblay a toutes les chances : il n'a en qu'à remonter la *Vie parisienne*, une pièce qui semblait avoir donné, il y a un an, tout ce qu'elle pouvait donner, pour voir le public revenir en foule à son petit théâtre des Célestins. Il est vrai que la présence de Berthelier à Lyon a été pour beaucoup, sinon pour tout, dans le succès de cette reprise aventureuse. Les pièces d'Offenbach, Halévy et Cie., se jouent une fois dans tout l'atmosphère de leur nouveauté, puis elles disparaissent de l'affiche, sans qu'il y ait lieu jamais de les reprendre par la suite. La *Vie parisienne*, cependant, est une des partitions où l'auteur de la *Chanson de Fortunio* a déployé le plus d'entrain musical. La valse de Métella est au moins un chef-d'œuvre dans son genre. La ronde du troisième acte est pleine de verve et de brio ; outre cela, le libretto si l'on peut appeler ainsi un livret d'opéra-bouffe, le libretto offre dans toute sa bouffonnerie de nombreuses situations comiques et pour la plupart remplies d'observations. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le public ait revu

cette pièce avec plaisir. C'est décidément ce qu'Offenbach a fait de mieux. Et quand je disais que M. d'Herblay avait toutes les chances imaginables : il n'y a pas jusqu'au temps qui ne paraisse s'être arrangé de manière, à lui amener, par des soirées fraîches et longues, de nombreux spectateurs.

Ce n'est pas que la pièce ait marché de manière à contenter tout le monde. Je dois constater au contraire, que cette représentation eût demandé plus d'étude. Les chœurs, entre parenthèse, sont détestables à chaque représentation. Cependant, il faut pour être juste, dire que la seconde représentation a été bien meilleure que la première, et que les suivantes ont été préférables en tout point. Mlle Verger, sans donner preuve encore d'un grand talent de comédienne, semble avoir recouvré ses moyens quelque peu paralysés le premier soir. Elle chante maintenant le rôle de Gabrielle avec une voix qui fait espérer une bonne seconde dugazon pour l'opéra-comique de l'année prochaine, et un artiste pour l'avenir. Un bon point à la toute jeune élève de M. Holtzem, Mlle Jeanne s'est mise en frais de toilette, mais elle n'a décidément que tout juste assez de voix

pour chanter les couplets de vaudeville. Mlle Maes n'est toujours qu'une soubrette lourde et peu intelligente. Qui nous rendra Mathilde ?

Pour le côté des hommes, M. Luce, sans faire oublier Lamy, dans le baron de Gondremarek, a néanmoins fait plaisir. Il a trouvé quelques effets nouveaux avec lesquels il a *empoigné* la salle. En somme, c'est un bon baron suédois, en train de gagner ses autres titres sur la scène des Célestins. Lecomte n'a pas tout ce qu'il faut pour jouer Bobinet, il s'y est montré cependant assez *drôle*. Quant à M. Chevalier, dans le rôle du brillant (?) vicomte Raoul de Gardesfeu, il n'en faut pas parler, il joue le vaudeville comme la comédie et la comédie comme le vaudeville. C'est un artiste manqué, voilà tout.

Le *great attraction* de cette reprise était de voir Berthelier dans les différents rôles créés par Brasseur à Paris... et à lui seul il tient toute la pièce. Le major surtout est représenté par lui avec une rondeur parfaite. Le bottier, c'est Frischen, et le diplomate abruti est très-bien réussi. Mais M. Berthelier surtout a le grand avantage de chanter et de bien chanter tous les jolis morceaux. Personne n'ignore, du reste,

qu'avant d'être aux Bouffes, sa véritable place, Berthelier a été, pendant longtemps, pensionnaire de l'Opéra-Comique.

Pour donner de dignes lendemains à la *Vie parisienne* et aussi pour ne pas perdre de temps on a remonté coup sur coup : *Don César de Bazan*, le *Courrier de Lyon* et les *Filles de Marbre*. Cela a donné à notre grand premier rôle l'occasion de se montrer dans trois rôles différents : César, Lesurque et Desgenais. M. Montbazou fait preuve là d'un zèle de comédien, dont le public qui l'aime lui saura gré. Mais si je ne me trompe, Desgenais est-il bien dans ses cordes ? Notons cependant qu'il a été parfait dans le double rôle de Lesurque, Dubosc. Mais, M. d'Herblay, au lieu de remonter toutes ces vieilles pièces du vieux répertoire, (je ne compte pas les *Filles de Marbre*) n'aurait-il pas meilleur compte à monter des pièces nouvelles, et il n'en manque pas. Je ne citerai que *Julie*, le *Fillet de Pourpignac*, *Gavaud*, *Minard* et Cie., toutes pièces à succès et que M. d'Herblay n'est pas homme à laisser de côté.

A quand le deuxième début de Mme Mayeri, jeune coquette ?
EDOUARD NOEL.

PETITE CORRESPONDANCE

M. DE B. — Cette lettre semble difficile à écrire. — Décidez.

MAUBERT. — Très-bien. Merci.

BROSSIER. — Passera bientôt. Comment correspondre ?

LES MEMBRES DE L'U.-L. — Il est impossible, messieurs, que parmi vous il y ait un homme bien élevé ? Lisez-les tous, le jour, avec envoi et nous acceptons son jugement.

A. B. — A chacun sa tâche. Nous ne nous plaignons point.

C. H. — Vous avez raison, citoyen, nous sommes... ce que vous dites. Merci.

R. V. — Que vos amis en parlent à leurs amis. Merci.

UN JEUNE. — Envoyez votre article à la *Mascarade* qui probablement l'utilisera avec plaisir. Elle est bien heureuse de pouvoir dire ce que nous pensons.

R. R. — Ce n'est pas le courage qui nous manque. Poignée de main fraternelle. C'est en forgeant que l'on devient forgeron, c'est en subissant les douceurs du régime impérial que l'on devient... citoyen.

AUX AMIS INCONNUS. — Merci. Nous ne faisons que notre devoir. L'avenir est grand...